



HAL
open science

Contribution de la céramique chinoise à l'histoire médiévale swahili (IXe-XVIe siècles)

Bing Zhao

► **To cite this version:**

Bing Zhao. Contribution de la céramique chinoise à l'histoire médiévale swahili (IXe-XVIe siècles). Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 2014, 1, pp.353-383. 10.3406/crai.2014.95101 . hal-01688675

HAL Id: hal-01688675

<https://hal.science/hal-01688675>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

ACADÉMIE
DES
INSCRIPTIONS & BELLES-LETTRES

COMPTES RENDUS

DES
SÉANCES DE L'ANNÉE

2014

JANVIER-MARS

CONTRIBUTION DE LA CÉRAMIQUE CHINOISE
À L'HISTOIRE MÉDIÉVALE SWAHILI
(IX^e-XVI^e S.)

PAR M^{me} ZHAO BING

PARIS
DIFFUSION DE BOCCARD
11, RUE DE MÉDICIS
2014

COMMUNICATION

CONTRIBUTION DE LA CÉRAMIQUE CHINOISE
À L'HISTOIRE MÉDIÉVALE SWAHILI (IX^E-XVI^E S.)^{*},
PAR M^{ME} ZHAO BING

Introduction

Dès la dynastie des Shang (XVI^e-XI^e s. av. J.-C.), les potiers chinois ont mis au point les techniques de fabrication des grès, une céramique vitrifiée et étanche cuite à plus de 1150°C. Au tournant du VII^e siècle ap. J.-C., les premières porcelaines ont vu le jour en Chine du Nord, notamment dans les fours de Xing 邢 au Hebei¹. Aux VII^e et VIII^e siècles, la double expansion de la Chine et de l'empire musulman a permis la création progressive d'un espace maritime afro-asiatique unifié et hiérarchisé. Le volume des échanges par mer entre ces deux aires culturelles s'intensifia et les marchandises se diversifièrent². Vraisemblablement la céramique chinoise avait atteint l'Arabie et l'Afrique occasionnellement un peu plus tôt. Cependant, selon les récentes découvertes archéologiques disponibles à ce jour, c'est seulement au tournant du IX^e siècle qu'elle est devenue l'une des principales composantes du commerce régulier

^{*} Nous remercions en premier lieu M. Stéphane Pradines (Institute for the Study of Muslim Civilisations, Aga Khan University, UK), qui nous a confié l'étude du corpus de céramique chinoise des sites swahili fouillés sous sa direction. Nos remerciements s'adressent également aux personnes suivantes sans lesquelles ce travail de synthèse n'aurait pas pu être mené : M^{mes} Esther Esmyol (Iziko Museums, Afrique du Sud), Hélène Joubert (Musée du Quai Branly, France), Michèle Pirazzoli-t'Serstevens (EPHE, France), Linda Prinsloo (Physics Department, University of Pretoria, Afrique du Sud), Chantal Radimilahy (Musée d'archéologie, Université d'Antananarivo, Madagascar), Adeline Tardieu (Musée d'histoire naturelle de Nîmes, France), Stéphanie Wynne-Jones (Department of Archaeology, University of York, UK), et MM. Philippe Beaujard (CNRS/CEMAf, France), Godhi Bvocho (National Museum, Harare, Zimbabwe), Philippe Colombari (CNRS/UPMC, UMR 7075, France), François-Xavier Fauvelle-Aymar (CNRS, UMR 5608, France), Jeffrey Fleisher (Department of Anthropology, Rice University, USA), Innocent Pikirayi (Department of Archaeology, University of Pretoria, Afrique du Sud), Qin Dashu (Institut de muséologie et d'archéologie, Université de Pékin, Chine), Bugumba Revocatus (The Kilwa World Heritage Center, Tanzanie), Todini Runganga (The Great Zimbabwe Monument Museum, Zimbabwe), Alain Thote (École pratique des Hautes Études, France), Thomas Vernet (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France).

1. N. Wood, R. Kerr, *Ceramic Technology*, vol. 5/12, Cambridge, Royaume-Uni, Cambridge University Press (Science and civilization in China), 2004, p. 151-157.

2. P. Beaujard, « The Indian Ocean in Eurasian and African World-Systems before the Sixteenth Century », *Journal of World History* 16, 4, 2005, p. 411-413.

entre la Chine et le monde musulman³. Nous nous proposons ici d'étudier les modalités d'importation et de consommation de la céramique chinoise dans les cités médiévales swahili en Afrique orientale.

1. Réflexions méthodologiques sur l'étude des importations chinoises en Afrique de l'Est

Le monde médiéval swahili correspond géographiquement à l'étroit corridor de la côte est de l'Afrique qui s'étend de la Somalie au Mozambique. Il comprend également les îles des Comores et le nord de Madagascar, soit une zone côtière et insulaire d'environ 2 500 kilomètres de long (fig. 1). Selon les études linguistiques, le mot swahili viendrait du mot arabe « *sawâhil* » au pluriel qui signifie « côtes », ou du mot arabe « *sahel* » au singulier qui signifie « entrepôt » ou « comptoir »⁴. Ces liens étymologiques révèlent clairement le rôle d'interface qu'a joué cette côte entre l'intérieur des terres et la façade maritime sur l'océan Indien. À l'instar des autres sociétés africaines, l'écrit a joué un rôle minime dans la transmission de la mémoire collective dans les cités swahili. Les sources écrites relatives à l'histoire médiévale swahili ont été pour la plupart rapportées par des voyageurs et des marchands extérieurs arabopersans, chinois et européens⁵. L'évocation de la céramique chinoise dans ces récits est rare⁶. Or, depuis le milieu du XX^e siècle, l'archéologie ne cesse de mettre au jour dans cette région du monde un corpus de plus en plus significatif de tessons de céramique chinoise, ce qui a ouvert un nouveau champ de recherches. Pour introduire notre travail sur le sujet, nous proposons donc une première synthèse critique des études effectuées dans ce domaine.

3. R. Krahl, J. Guy, J. Raby, K. Wilson, *Shipwrecked: Tang Treasures and Monsoon Winds*, Washington D.C., Arthur M. Sackler Gallery, Smithsonian Institution, 2010.

4. M. Horton, J. Middleton, *The Swahili: the Social Landscape of A Mercantile Society*, Oxford-Malden, MA, Blackwell Publishers, 2000, p. 17 ; P. Beaujard, *Les mondes de l'océan indien*, Paris, Armand Colin, 2012, vol. 2, p. 102.

5. G. S. P. Freeman-Grenville, *The East African Coast: Select Documents from the First to the Earlier Nineteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1962 ; P. Wheatley, « East Africa as Envisaged by the Chinese », dans *East Africa and the Orient*, N. Chittick et R. Rotberg éd., New York-Londres, Africa Publishing company, 1975, p. 84-137 ; J. Shen, « New thoughts on the Use of Chinese Documents in the Reconstruction of Early Swahili History », *History in Africa* 22, 1995, p. 349-358.

6. La seule mention de la céramique chinoise importée en Afrique orientale se trouve dans l'ouvrage de Zhao Rugua 趙汝适, le *Zhufan zhi* 諸蕃志 [L'histoire des pays étrangers]. Pour la traduction en anglais de ce passage, voir P. Wheatley, « Analecta Sino-Africana Recensa », dans *East Africa and the Orient*, *op. cit.* (n. 5), p. 76-114 (p. 109).

En effet, à la suite de l'essor de l'archéologie en Chine et en Asie du Sud-Est, au cours des trente dernières années, les chercheurs disposent désormais de nouveaux éléments pour affiner la chronologie de la céramique chinoise. On peut aujourd'hui dater certaines pièces avec une précision de 20 à 30 ans. La datation d'un tesson chinois repose d'abord sur les données provenant des sites de production et de consommation en Chine. En effet, la chronologie d'un grand centre de production céramique peut désormais être reconstituée à partir de la stratigraphie de la tessonnrière formée dans les environs immédiats d'un four. Elle s'appuie de plus sur des analyses en laboratoire et sur des observations relevant de l'histoire des techniques (techniques de façonnage, d'enfournement et de cuisson). Ainsi les traces du tournassage ou les modes d'enfournement constituent « l'ADN » de la production d'une période précise, voire d'un centre spécifique. D'autre part, l'archéologie a permis de mettre au jour un très grand nombre de tombes datées de manière absolue ou relative, qui offrent des éléments de comparaison quasi uniques au monde. Une datation absolue se fonde sur des textes qui offrent une date précise de la mort du défunt ou de la date de son inhumation, tels que l'épithaphe dédiée au défunt ou le contrat d'achat de la terre où se trouve la tombe. Une datation relative est obtenue par l'analyse de la structure et du mobilier de la tombe⁷. Les recherches ont démontré que, du X^e au XIV^e siècle, il était courant d'enterrer en Chine le défunt avec ses objets quotidiens, notamment ceux en céramique⁸. Cette tradition s'est maintenue au XV^e et au XVI^e siècle. En croisant les informations livrées par le mobilier funéraire et les éléments de datation apportés par les inscriptions, il devient possible de dater de manière très précise les céramiques enterrées dans ces tombes. Cependant, il convient de rappeler qu'il peut y avoir un grand décalage entre la date de fabrication d'un objet et celle du dépôt dans une tombe. Autrement dit, il arrive qu'une tombe datée de cette manière n'offre avec certitude que la date la plus tardive de son mobilier.

Indépendamment de la durée de stockage dans un entrepôt de transit, le voyage en mer depuis la Chine méridionale jusqu'au golfe

7. D. Kuhn, *Burial in Song China*, Heidelberg, Edition Forum, 1994 ; D. Kuhn, *A Place for the Dead. An Archaeological Documentary on Graves and Tombs of the Song Dynasty (960-1279)*, Heidelberg, Edition Forum, 1996.

8. J. Rawson, « Changes in the Representation of Life and the Afterlife as Illustrated by the Contents of Tombs of the T'ang and Sung Periods », dans *Arts of the Sung and Yüan*, M. K. Hearn et J. G. Smith éd., New York, The Metropolitan Museum, 1996, p. 23-44 (p. 34-37).

arabo-persique est estimé à environ un an. L'archéologie sous-marine des trente dernières années en mer de Chine et en Asie du Sud-Est a sensiblement renouvelé nos connaissances sur l'histoire du commerce de la céramique chinoise. Les découvertes qu'elle a générées ont amené les chercheurs à adopter une approche plus globale, davantage tournée vers la réalité historique du commerce. En effet, les cargaisons des épaves sont en quelque sorte des « archives matérielles » des transactions marchandes opérées à un moment précis de l'histoire. Ces données sont d'autant plus précieuses pour la période médiévale qu'il ne subsiste presque rien des listes de marchandises transportées par les bateaux. Toutefois, des chercheurs plus attentifs s'interrogent sur le phénomène dit de « cargaison mixte ». Ainsi selon Shen Yueming 沈岳明, l'épave du Belitung qui a sombré dans le 2^e quart du IX^e siècle au large de l'île de Belitung en Indonésie, semble contenir des céramiques dont la production pourrait couvrir une période de soixante ans⁹. Cette situation découlerait de l'activité des intermédiaires dans la chaîne commerciale et du temps de stockage dans les entrepôts. Jusqu'à présent, peu de chercheurs se sont intéressés aux modes d'acheminement des céramiques depuis les sites de production jusqu'à la côte africaine. D'autre part, dans l'étude des tessons de céramique chinoise exhumés sur les sites swahili, comme plus généralement sur les sites de consommation, on doit prendre en considération la durée d'utilisation qui peut être très longue, jusqu'à un, voire plusieurs siècles.

Dans ces conditions, tout spécialiste qui étudie les tessons de céramique chinoise exhumés sur un site portuaire doit faire preuve de la plus grande prudence. D'un point de vue méthodologique, un tesson de céramique isolé, même très précisément daté, ne peut constituer à lui seul un indicateur chronologique pertinent. Il est en effet impératif d'avoir recours à l'analyse par assemblage des tessons par phase afin de tirer des informations chronologiques fiables. Nombreux sont les archéologues qui déplorent l'absence de synthèse sur les céramiques chinoises et d'Asie du Sud-Est importées dans l'océan Indien occidental. Cependant, ce travail est

9. Y.-M. Shen, « Yue yao de fazhan ji Jingliwen chenchuan de Yue yao ciqi » 越窯的發展及井里汶沈船的越窯瓷器 [L'évolution des fours de Yue et les grès à couverte verte des fours de Yue de l'épave de Cirebon], *Gugong bowuyuan yuankan*, 2007/6, p. 102-106 ; C. A. Jörg, « The Ca Mau Porcelain Cargo », dans *Made in Imperial China. 76,000 Pieces of Chinese Export Porcelain from the Ca Mau Shipwreck, circa 1725*, Sotheby's, auction 29, 30 & 31 January 2007, Amsterdam, 2007, p. 16-19.

particulièrement difficile à mener. En effet, les méthodes de fouilles, le mode d'enregistrement du matériel archéologique, ainsi que la qualité des publications, varient sensiblement selon les périodes et selon les archéologues qui viennent d'horizons culturels et idéologiques divers. Par ailleurs, mener de nouvelles identifications à partir de descriptions et à l'aide d'illustrations presque toujours en noir et blanc peut être source d'erreurs. Aussi la tentative de périodisation des importations chinoises et de celles du Sud-Est asiatique en Afrique orientale que nous proposons ici se fonde-t-elle essentiellement sur les corpus que nous avons étudiés, à savoir ceux de Sanje ya Kati et de Songo Mnara en Tanzanie, de Gedi au Kenya, de Mahilaka et de Vohémar à Madagascar, de Dembeni à Mayotte aux Comores, de Mapungubwe en Afrique du Sud et du Grand Zimbabwe au Zimbabwe (cf. fig. 1). Nous nous sommes appuyée également sur les publications et les travaux récents, en particulier ceux des archéologues chinois qui ont travaillé depuis 2007 sur la côte kenyane¹⁰.

1.2. LES TESSONS DE CÉRAMIQUE CHINOISE COMME TRACES MATÉRIELLES D'ÉCHANGES

En 1912, Berthold Laufer (1874-1934), anthropologue américain travaillant aux Philippines, attira pour la première fois l'attention sur l'apport inestimable des tessons de céramique chinoise aux études sur les échanges commerciaux et culturels :

« Il faut souhaiter que tous les explorateurs présents et futurs apportent aux céladons une attention particulière et en recueillent les fragments même minimes, en y joignant des renseignements détaillés sur les localités où ils ont été trouvés. Tout ce qui concerne les céladons est en effet de la plus grande importance historique. [...] Il est bon de signaler aussi l'existence de pseudo-céladons qui ont parfois troublé les voyageurs peu familiers avec la céramique chinoise¹¹... »

Le caractère pionnier de ce propos mérite d'être souligné ici, un siècle plus tard. En effet, au début du XX^e siècle, les échanges commerciaux entre la Chine et les mondes musulmans (y compris

10. Y. Liu 劉岩, D.-S. Qin 秦大樹, K. Herman 齐里亚马·赫曼, « Keniya Binhai sheng Gedi gucheng yizhi chutu Zhongguo ciqi » 肯尼亞濱海省格迪古城遺址出土中國瓷器 [La céramique chinoise trouvée sur le site de l'ancienne cité de Gedi dans la province côtière du Kenya], *Wenwu*, 2012/11, p. 37-60.

11. B. Laufer, *Chinese Pottery in the Philippines*, Field Museum History (public. 162, *Anthropol. Series*, XII, n° 1), 1912, p. 1-47. Pour la traduction en français de ce passage, cf. E. Vernier, J. Millot, *Archéologie malgache. Comptoirs musulmans*, Paris, Musée national d'histoire naturelle, 1971, p. 83.

l'Afrique) n'étaient étudiés qu'à travers les sources chinoises, persanes et arabes, qui sont en fait quasi muettes sur la céramique. Laufer proposa alors de faire entrer les tessons parmi les matériaux pouvant servir à l'étude historique des échanges. Plus précisément, selon lui, outre le référentiel chronologique qui préoccupe particulièrement les archéologues, l'étude des tessons chinois est pertinente sur deux plans historiques. Le premier concerne la répartition spatiale des tessons. En fait, les grès et les porcelaines se conservent mieux que la plupart des autres marchandises sur les sites archéologiques. Ils offrent un ensemble de données géographiques précises pour restituer les trajectoires du commerce maritime entre l'est et l'ouest. C'est exactement en suivant cette approche que des savants comme Tsugio Mikami 三上次男 (1907-1987) et Michèle Pirazzoli-t'Serstevens ont employé l'expression « la route de la céramique » pour désigner les réseaux maritimes¹².

Toutefois la simple notion binôme de présence/absence appliquée aux sites est loin d'être suffisante pour rendre compte de la réalité complexe de la circulation de la céramique chinoise à travers l'océan Indien. L'archéologue américain Henri Wright, en proposant comme mode d'analyse le ratio entre la céramique importée et la céramique locale pour évaluer les cités swahili, introduit une nouvelle notion plus pertinente, celle de la densité, soit le volume¹³. En effet, c'est une « mesure matérielle et quantitative » particulièrement prometteuse pour optimiser l'apport de la céramique chinoise dans les études historiques sur les échanges. Les méthodes de quantification les plus répandues sont, d'une part, le pourcentage du nombre des tessons de céramique chinoise par rapport à la totalité des tessons, toutes origines confondues, et de l'autre, le nombre minimum d'individus pondéré, qui prend en compte le nombre de bords, de fonds, et encore d'anses. Toutefois, il convient de préciser que la pertinence d'une synthèse des données quantitatives dépend impérativement de l'homogénéité de la méthode d'enregistrement. Dans la suite de cet article, nous proposerons, à titre d'essai et sous forme de carte, de considérer la diffusion dans l'océan Indien occidental des

12. Ts. Mikami 三上次男, *Tôji no michi – tôzai bunmei no setten o tazunete* 陶磁の道-東西文明の接点おたずねて [La route de la céramique – Les traces des rencontres entre les civilisations de l'Orient et de l'Occident], Tôkyô, Iwanami shoten, 1969 ; M. Pirazzoli-t'Serstevens, « La route de la céramique », dans *Le grand Atlas de l'archéologie*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1985, p. 284-285.

13. H. T. Wright, « Trade and Politics on the Eastern Littoral of Africa, AD 800-1300 », dans *The Archaeology of Africa: Food, Metals and Towns*, T. Shaw et al. éd., Londres, Routledge, 1993, p. 658-672 (p. 671-672).

deux principales productions des deux premières phases, à savoir les grès à décor peint des fours de Tongguan et les grès/porcelaines à couverte de couleur dite *qingbai*.

Laufer emploie ici le terme de « céladon » pour désigner les grès à couverte de couleur verte dite « céladon » produits dans la région de Longquan au Zhejiang. Pour la période des XIII^e-XV^e siècles, il s'agit de la catégorie de céramique chinoise la plus exportée en Asie du Sud-Est et dans les mondes musulmans. L'archéologie récente révèle que pendant la période des X^e-XV^e siècles, des milliers de centres de potiers chinois, en se copiant les uns les autres, partageaient souvent les mêmes répertoires de forme et de décor. Du fait de leur succès, les grès de Longquan ont été d'autant plus imités dans de nombreux centres en Chine comme en Asie du Sud-Est. Ayant vraisemblablement observé les qualités variables des grès à couverte verte importés aux Philippines, Laufer emploie à juste titre le terme de « pseudo-céladons » pour désigner les « céladons inauthentiques », à savoir les grès à couverte verte produits en dehors de la région de Longquan. Comme dans le cas chinois, l'identification de tessons d'Asie du Sud-Est trouvés sur des sites portuaires de l'océan Indien est fondée quasi exclusivement sur des observations visuelles. Les critères d'ordre stylistique concernent d'abord la pâte, le décor et la forme. Sont également considérés des critères d'ordre technologique, tels les modes de finition comme le tournassage ou encore les modes d'enfournement. L'archéologie émergente d'officines de potiers au Vietnam, en Thaïlande et en Birmanie est en train de renouveler l'histoire de la céramique de ces pays, qui était auparavant presque exclusivement fondée sur des pièces de collection sans contexte historique. Du point de vue théorique, l'attribution d'un tesson à un centre de production ne peut être convaincante que s'il présente des caractéristiques identiques à un tesson de référence trouvé *in situ* sur le lieu de production considéré. S'impose alors le croisement des analyses stylistiques et des études de quantifications physico-chimiques¹⁴. En effet, de nombreux travaux en laboratoire sont entrepris sur les tessons provenant de fouilles de sites de production en Chine et en Asie du Sud-Est.

Les productions de grès dans la péninsule de l'Asie du Sud-Est étaient étroitement liées aux traditions chinoises. Pour cette raison,

14. B. Zhao, Ph. Colomban, « La céramique vietnamienne exhumée sur les sites portuaires en Arabie et en Afrique : quels critères d'identification ? », dans *Arts du Vietnam, Nouvelles Approches*, actes du colloque international « Les arts du Vietnam : nouvelles approches », Paris, 4-6 septembre 2014, P. Corey *et al.* dir., Rennes, PUR, 2015, sous presse.

des chercheurs proposent de les regrouper sous le nom de « *Chinese style ceramics* »¹⁵, alors que d'autres tentent de mettre en avant les caractéristiques propres aux productions du Sud-Est asiatique¹⁶. Afin d'alléger la terminologie, nous avons opté pour le terme générique de « céramique de style chinois » dans la suite du texte. Ceci se fonde cependant sur des réalités historiques. En effet, des travaux récents ont démontré que les influences stylistiques entre les provinces chinoises du Guangxi, du Yunnan, du Guangdong et les pays de la péninsule du Sud-Est asiatique ne se sont pas toujours opérées à sens unique. Ces régions, qui bénéficient de conditions naturelles similaires, ont également partagé des technologies communes, bien que les schémas de circulation du savoir-faire de la céramique soient encore mal étudiés. Du point de vue de la consommation, il nous a été possible de constater qu'au XV^e siècle à Julfar (Ras al-Khaimah) la céramique de l'Asie du Sud-Est était autant appréciée et restaurée que la céramique chinoise¹⁷. On peut du reste se demander si, dans l'océan Indien occidental, les usagers faisaient la distinction ou étaient capables de faire la distinction entre la céramique chinoise et la céramique de l'Asie du Sud-Est. Cependant, sur le plan de l'étude historique, l'origine d'un tesson est aujourd'hui une information cruciale pour l'étude des partenaires commerciaux et des modalités d'échanges.

2. Périodisation de la céramique de style chinois importée en Afrique de l'Est

La première question, sans doute la plus délicate dans un travail de périodisation, concerne le découpage chronologique. Ce dernier renvoie implicitement à deux ensembles de notions. Le premier concerne le changement ou encore la rupture, et le second la cohérence ou encore la continuité. Les spécialistes de céramique chinoise,

15. M.-F. Dupoizat, N. H. Wibisono, C. Guillot, *Catalogue of the Chinese Style Ceramics of Majapahit : Tentative Inventory*, Paris, France, Association Archipel, 2007.

16. J. Stevenson, J. Guy, L. Cort, *Vietnamese Ceramics: A Separate Tradition*, Chicago, IL, Art Media Resources with Avery Press, 1997.

17. M. Pirazzoli-t'Serstevens, *La céramique extrême-orientale à Julfar dans l'émirat de Ra's al-Khaimah (XIV^e-XVI^e siècle)*, indicateur chronologique, économique et culturel, Beijing, École française d'Extrême-Orient (collection Histoire, archéologie et société), 2003, p. 8 ; B. Zhao, R. Carter, Ch. Velde, « Hayimajiao qiuzhangguo Zuo'erfa-Nudude gangkou yizhi chutu zhongguo cipian » 哈伊馬角酋長國佐兒法·怒杜德港口遺址出土中國瓷片 [Les tessons de céramique chinoise exhumés sur le site portuaire de Julfar al-Nudud à Ras al-Khaimah], *Wenwu*, 2014/11, p. 33-46 (p. 43-44).

en s'inscrivant dans la tradition des études chinoises, se réfèrent systématiquement au découpage dynastique. Cela est toujours le cas par exemple pour les équipes chinoises qui travaillent depuis 2007 au Kenya. Or, dès 1981, Bernard Philippe Groslier (1926-1986) pointait le danger de calquer le découpage dynastique chinois dans les études sur la céramique chinoise trouvée dans l'océan Indien. Pour lui en effet, « cette périodisation (chinoise) risque de ne correspondre en rien aux rythmes des civilisations locales, pire, elle risque de les masquer ou de les fausser »¹⁸.

D'emblée, il en résulte qu'abandonner l'échelle dynastique chinoise constitue le point de départ d'une nouvelle approche. Celle-ci consiste en effet à d'abord admettre que la céramique chinoise faisait partie intégrante de la culture matérielle du pays importateur. L'attention porte ainsi désormais sur la réception et non plus seulement sur l'exportation, notion qui est revêtue d'une assez forte connotation sino-centriste. En conséquence, dans le cadre de cette périodisation, il nous a paru primordial de prendre en considération la chronologie des cités swahili. D'autre part, il faut noter que l'importation de céramique de style chinois sur la côte swahili à l'époque médiévale se fit surtout de manière indirecte, en passant par l'Asie du Sud-Est, le golfe arabo-persique, ainsi que par le sud de l'Inde et les îles Maldives¹⁹. Selon les chercheurs du courant de l'histoire globale, dès le premier siècle de notre ère, les systèmes-mondes se sont construits et se sont restructurés au gré des rythmes économiques des sociétés reliées par les eaux de l'océan Indien. C'est à partir du VIII^e siècle que l'Afrique de l'Est s'est progressivement intégrée aux réseaux du système-monde comme étant une zone semi-périphérique du monde musulman²⁰. De ce fait, il nous a paru

18. B. P. Groslier, « La céramique chinoise en Asie du Sud-Est : quelques points de méthode », *Archipel* 21, 1, 1981, p. 93-121 (p. 99).

19. John Carswell, en étudiant la céramique orientale trouvée aux îles Maldives, a émis l'hypothèse selon laquelle ces îles seraient une des escales pour les bateaux transportant les marchandises en provenance de la Chine en direction de l'Afrique orientale : J. Carswell, « China and Islam in the Maldives Islands », *Transactions of the Oriental Ceramic Society* 41, 1977, p. 121-198. Pour l'importance de la côte sud de l'Inde, des Maldives et du Nord de Madagascar, voir R. Pouwels, « Eastern Africa and the Indian Ocean to 1880: Reviewing Relations in Historical Perspective », *International Journal of African Historical Studies* 35, 2-3, 2002, p. 385-425 (p. 400-401).

20. En 1974, Immanuel Wallerstein publia un ouvrage dans lequel il émit la théorie de « *modern world-system* », en définissant ses 12 caractères principaux : I. M. Wallerstein, *The Modern World-System*, New York, Academic Press, 1974. En réponse à cette théorie, des chercheurs travaillant sur l'océan Indien ont tenté de démontrer que des mécanismes similaires existaient déjà dans cette région plusieurs siècles avant l'avènement de la suprématie maritime des Européens, voir par exemple J. L. Abu-Lughod, *Before European Hegemony: the World System A.D. 1250-1350*, New York, 1991. Pour la place de l'Afrique orientale dans le système-monde, voir l'article de Ph. Beaujard cité n. 2.

impératif d'intégrer dans notre étude l'évolution des réseaux du commerce de l'océan Indien occidental, sans pour autant adhérer à l'idée d'un rapport de domination entre les centres et les périphéries.

Ainsi, en nous appuyant sur les analyses du contexte régional, interrégional et global, nous proposons à titre expérimental de diviser les céramiques de style chinois trouvées en Afrique orientale selon les quatre phases suivantes : Phase I (ca 800-950/980), phase II (950/980-1230/50), phase III (1230/50-1430/50), phase IV (1430/50-1500/1510).

2.1. PHASE I (CA 800-950/980)

En 1993, Ma Wenkuan, le spécialiste chinois pionnier des travaux sur les relations entre les céramiques chinoise et islamique, répartit pour la première fois en quatre groupes l'assemblage des céramiques chinoises importées dans le monde musulman aux IX^e-X^e siècles²¹. Cet assemblage comprend les grès à décor peint en brun de fer sous couverte des fours de Tongguan 銅官 au Hunan (connus sous le nom de grès de Changsha 長沙), les grès à couverte verte des fours de Yue 越 au Zhejiang, les grès porcelaineux des fours de Xing au Hebei, et les grès à couverte verte des fours du Guangdong. L'archéologie des vingt dernières années a permis d'approfondir sensiblement nos connaissances sur cet assemblage. En premier lieu, à l'exception des blancs des fours de Xing, il est maintenant attesté que d'autres productions du Nord, en particulier celles de Gongxian 鞏縣 au Henan, ont également été importées dans le monde musulman. Celles-ci comprennent les terres cuites/grès à glaçures bicolores ou les terres cuites/grès à glaçures tricolores connus sous le nom de Trois couleurs en français, les terres cuites/grès à décor peint en bleu de cobalt sur couverte²². Les sites de fours de Shuiche 水車 à Meixian 梅縣 et ceux de Shangbu 上埠 à Chaozhou 潮州 sont d'ores et déjà identifiés comme des centres fournisseurs des grès à couverte verte du Guangdong (fig. 2)²³.

21. W.-K. Ma, « Changsha ciqi zhuangshi zhong de moxie yisilan fengge » 長沙窯瓷器裝飾中的某些伊斯蘭風格 [Des éléments islamiques dans le décor des grès de Changsha], *Wenwu*, 1995/5, p. 87-94.

22. Les analyses récentes en laboratoire montrent que certaines des Trois couleurs sont des grès cuits à environ 1100°C (communication personnelle du professeur Cui Jianfeng, université de Pékin).

23. Fung Ping Shan Museum, *Ceramics from Tang and Song Kilns in Guangdong*, Hong Kong, University of Hong Kong, 1985, p. 91, pl. 2.

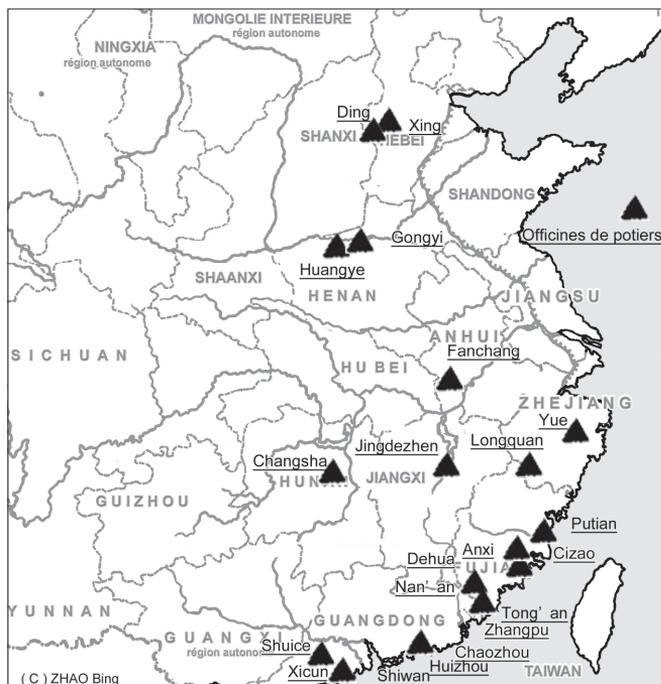


FIG. 2. – Les officines de potiers chinois ayant fourni l'Arabie et l'Afrique (© ZHAO Bing).

Pour l'Afrique de l'Est, les tessons de Changsha sont à ce jour les mieux identifiés. Ces premières importations se concentrent sur les sites insulaires de l'archipel de Lamu au Kenya et de Zanzibar en Tanzanie. Elles attestent que la côte swahili était l'une des destinations finales des premières céramiques chinoises exportées vers l'ouest (fig. 3)²⁴. En effet, des négociants africains, arabes, et dans une moindre mesure persans, ont commencé à introduire dès cette époque en Afrique orientale des produits exotiques, notamment de la céramique chinoise, pour pouvoir se procurer en retour d'autres marchandises très prisées dans le commerce global. La liste des marchandises africaines est longue. Elle comprend des esclaves, des animaux exotiques, des plantes médicinales, des matières

24. N. Chittick, *Manda. Excavations at an Island Port on the Kenya Coast*, Londres/Nairobi, British Institute of African Studies, 1984, p. 71-79 ; M. Horton, C. M. Clark, « Archaeological Survey of Zanzibar », *Azania* 20, 1985, p. 167-171 (p. 169).

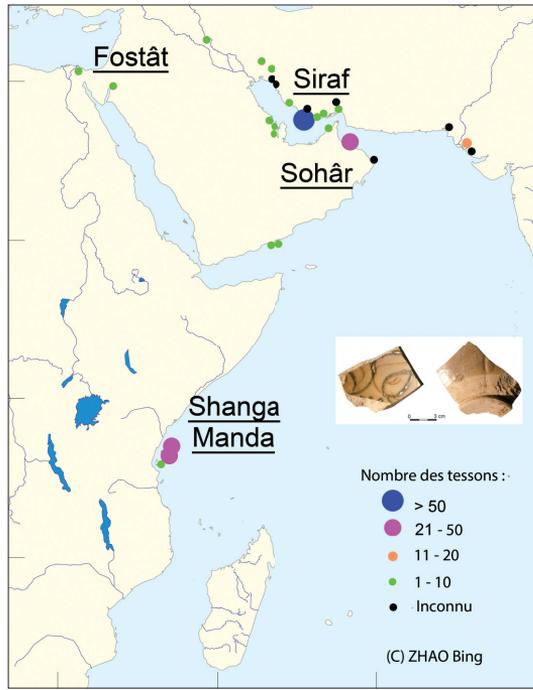


FIG. 3. – La diffusion des grès à décor peint sous couverture des fours de Tongguan en Arabie et en Afrique (© ZHAO Bing).

premières telles que l'or, le cuivre, l'ivoire, les écailles de tortue, l'ambre gris, les bois précieux, etc.

Selon les archéologues chinois qui ont récemment examiné le matériel, les fragments de grès de Changsha exhumés depuis le niveau II du site de Shanga daté de *ca* 760-780 d'après le carbone 14 sont tous du IX^e siècle²⁵. Les mêmes archéologues ont identifié le fragment de bol en grès porcelaineux blanc exhumé par N. Chittick (1924-1984) comme étant une production des fours de Fanchang 繁昌 dans l'Anhui de la première moitié du X^e siècle. Des fragments de jarres de stockage à paroi épaisse et de forme oblongue en grès à couverture verte du Guangdong, vraisemblablement des fours de Shuiche à Chaozhou et de Guanchong 官冲 à Xinhui 新會, ont été

25. D.-S. Qin, « Principaux résultats des recherches archéologiques de l'Université de Pékin au Kenya », conférence prononcée dans le cadre de la série de conférences « Actualité de la recherche sur la céramique chinoise » (Responsable : ZHAO Bing, CNRS, UMR 8155 CRCAO), le 18 octobre 2012, Collège de France.

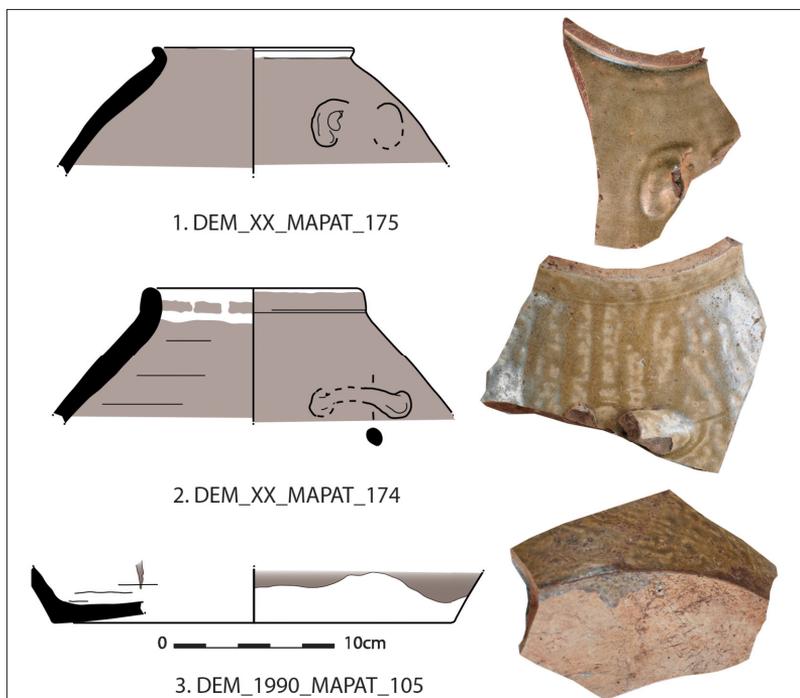


FIG. 4. – Les tessons de jarre en grès à couverte verte du Guangdong, site de Dembeni à Mayotte aux Comores (dessins Julie Marchand, clichés Stéphane Pradines).

repérés sur un grand nombre de sites en Afrique de l'Est (fig. 4). Il convient de préciser que le cycle de production, ainsi que la période d'utilisation des jarres, sont en général très longs, d'où leur faible pertinence en tant qu'indicateur chronologique. Il semble donc qu'aucun tesson chinois trouvé en Afrique orientale ne peut à ce jour être daté de manière fiable du VIII^e siècle, bien que la présence de pièces de monnaie chinoises du VIII^e siècle soit attestée sur les sites insulaires de Zanzibar et de Kilwa, et sur le site de Mogadiscio²⁶. Il convient de rappeler que la monnaie chinoise circulait pendant de longues périodes et n'est donc pas un marqueur chronologique pertinent.

26. P. Beaujard, *op. cit.* (n. 4), vol. 2, p. 120.

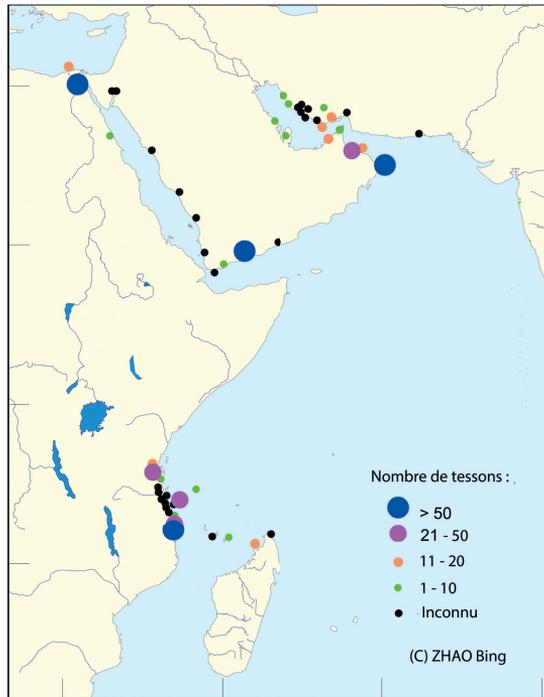


FIG. 5. – La diffusion des grès et porcelaines à couverte *qingbai* en Arabie et en Afrique (© ZHAO Bing).

2.2. PHASE II (950/80-1220/50)

L'assemblage des importations chinoises de cette deuxième phase est dominé par un large éventail de monochromes. Ceux-ci comprennent les *qingbai* 青白 (blanc-bleuté) qui constituent en terme quantitatif la catégorie de céramique chinoise la plus exportée vers le monde musulman pendant toute la phase II (fig. 5). La coloration de la couverte d'une même série de fabrication peut être différente en fonction de leur emplacement dans le four et de l'atmosphère de cuisson. La définition d'un grès et celle d'une porcelaine sont encore l'objet de vifs débats entre les chercheurs. De ce fait, nous proposons de regrouper sous cette appellation un large éventail de grès et de porcelaines qui sont tous revêtus d'une couverte de couleur allant du bleu gris pâle au bleu pâle, en passant par le bleu gris vert ou encore par la couleur blanchâtre.

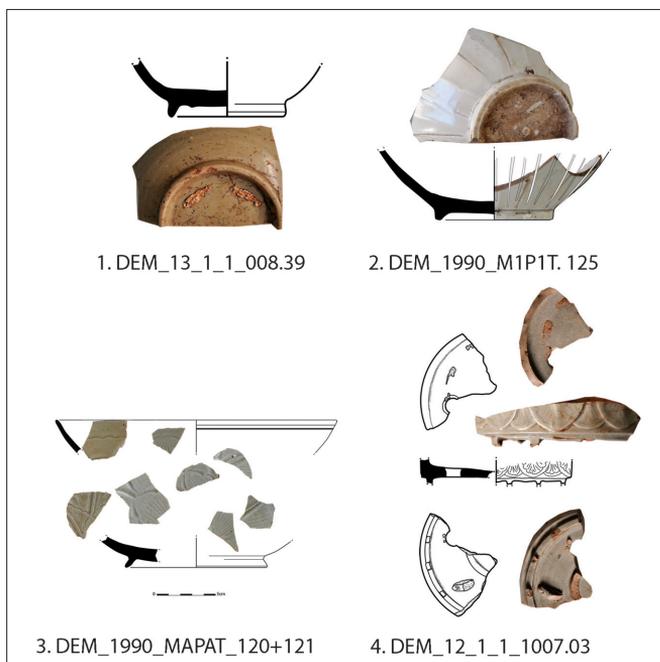


FIG. 6. – Tessons de la phase II, site de Dembeni à Mayotte aux Comores (dessins Julie Marchand, clichés Stéphane Pradines).

- 6-1, 3 : Tessons de bol en grès à couverte verte du groupe des fours de Yue, Zhejiang ;
 6-2 : Tesson de bol en grès porcelaineux à couverte *qingbai*, fours de Hutian, Jingdezhen, Jiangxi ;
 6-4 : Tessons de brûle-parfum en grès à couverte verte du groupe des fours de Yue, Zhejiang.

L'assemblage de la phase II est très complexe, avec des catégories et des types qui sont encore très mal identifiés dans les travaux antérieurs. Ce sont les grès à couverte verte des fours du Guangdong et du Fujian, les grès à couverte verte des fours de Yaozhou 耀州 et leurs imitations faites au Guangdong, notamment à Xicun 西村, les grès à couverte brun-noir du Guangdong, ainsi que les grès à décor peint en brun de fer sous couverte des fours du Guangdong (principalement ceux de Xicun), les porcelaines à couverte blanc-ivoire du style des fours de Ding 定 au Hebei (fig. 6, 7). Il semble fondé et nécessaire de subdiviser cette deuxième phase en deux périodes distinctes. La phase IIa (950/980-1120/1150) est marquée par la

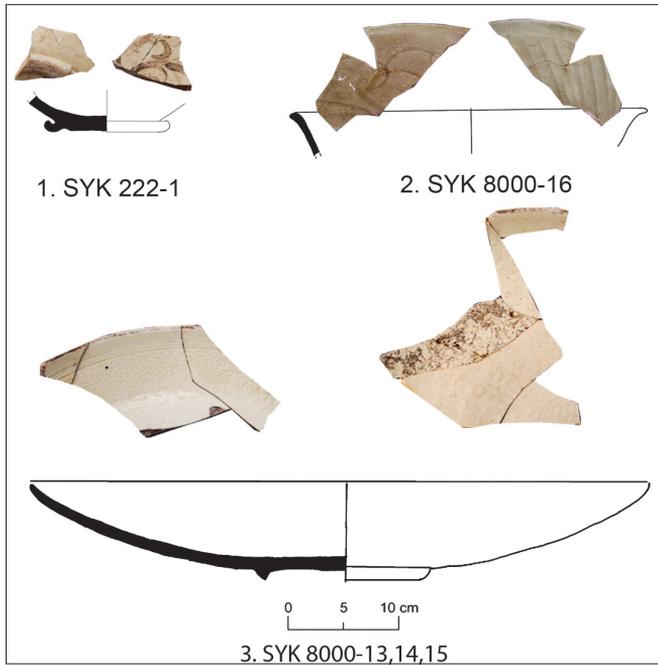


FIG. 7. – Tessons de la phase II, site de Sanje ya Kati, Masoko-Kilwa, Tanzanie (dessins et photos de ZHAO Bing).

- 7-1 : Fragment de fond de bol à décor peint en brun de fer sous couverte, fours de Xicun, Guangdong ;
- 7-2 : Fragment de bord de bol à décor gravé en grès à couverte verte du groupe des fours de Longquan, Zhejiang ;
- 7-3 : Fragments de grand bol en grès porcelaineux à décor moulé sous la couverte blanc-ivoire, style des fours de Ding, fours de Chine du Nord.

présence de deux groupes, les *qingbai* et les grès à couverte des fours de Yue/proto-Longquan²⁷.

À partir du XI^e siècle, sur plusieurs sites, la quantité des tessons chinois et islamiques augmente sensiblement. Parmi ces importations, le nombre de fragments de bols devance désormais celui des jarres²⁸. On peut ainsi remarquer que la céramique chinoise n'était

27. Le terme de proto-Longquan désigne les productions de Longquan avant le milieu du XII^e siècle. Ces dernières sont proches de celles de la phase finale des fours de Yue, d'où la difficulté de les distinguer.

28. J. Fleisher, *Viewing Stonetowns from the Countryside: An Archaeological Approach to Swahili Regional Systems, A.D. 800-1500*, PhD Dissertation, Washington University, 2004, p. 278.

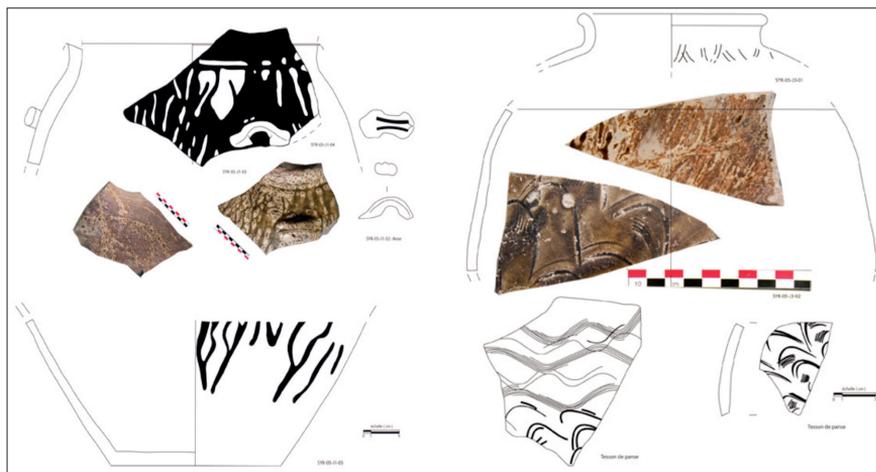


FIG. 8. – Tessons de jarre en grès à couverte brun-noir et à couverte verte du Guangdong ou du Fujian, site de Sanje ya Kati, Masoko-Kilwa, Tanzanie (dessins Noémie Martin, clichés Stéphane Pradines).

alors plus principalement introduite dans les cités swahili sous forme de contenants, comme cela l'avait été pour la phase I. Toutefois, les jarres de stockage en grès à couverte verte ou brun-noir du Fujian et du Guangdong forment encore une part non négligeable du corpus chinois (fig. 8). Durant cette phase, les formes les plus récurrentes, en dehors des jarres de stockage, sont en majorité des formes ouvertes, tels les bols, les coupelles ou les plats. Les formes fermées, tels les petits pots, les brûle-parfums et les boîtes, sont en revanche minoritaires. Tous ces récipients sont de petite taille ou de taille moyenne : pour les formes ouvertes le diamètre d'ouverture n'excède pas 15 cm, et la hauteur des formes fermées est inférieure à 25 cm.

2.3. PHASE III (1220/50-1430/50)

Cette phase est marquée par la présence croissante des grès à couverte verte des fours de Longquan. En effet, dans le corpus formé de 9 552 tessons provenant des trente-sept sites kenyans récemment

étudiés par les archéologues chinois, ceux de Longquan représentent aux XIV^e-XV^e siècles entre 83 % et 89 % des importations chinoises²⁹. Dès les années 1350, apparaissent sur les sites de la zone centrale de la côte swahili les porcelaines à décor peint en bleu de cobalt sous couverte (connues sous le nom de « porcelaines bleu-et-blanc » ou « bleu-et-blanc »). Sont attestées également, mais en faible nombre, les porcelaines à décor peint en rouge de cuivre sous couverte (connues sous le nom de « rouge de cuivre »), les porcelaines à couverte blanc ivoire (produites dans les fours de Dehua 德化 et d'Anxi 安溪 du Fujian), des porcelaines *qingbai* du Jiangxi et du Fujian, et des grès à couverte verte ou gris-vert du Fujian (fig. 9, 10, 11)³⁰.

Deux changements importants méritent d'être soulignés ici. En effet, au cours de la phase III, la quantité des plats de taille moyenne augmente au détriment de celle des bols de petite ou moyenne taille. En parallèle, la taille des plats et des bols augmente progressivement jusqu'à l'apparition des plats et bols de grande taille (dont les diamètres sont supérieurs à 35 cm). Ces derniers formeront à partir du XIV^e siècle la majeure partie des importations chinoises, un point sur lequel nous reviendrons en détail plus loin (voir *infra* partie 3.3). La seconde nouveauté consiste en l'apparition de grès à décor peint en brun de fer des fours du nord du Vietnam. Des fragments de bol avec un bord droit et des parois peu évasées, datés du XIII^e ou du début XIV^e siècle, ont été exhumés sur les sites de Mombasa et de Songo Mnara³¹. Ainsi, contrairement à ce qu'affirme la théorie dominante selon laquelle l'introduction de la céramique d'Asie du Sud-Est serait due à la fermeture officielle du commerce maritime privé imposée à plusieurs reprises par l'empereur Hongwu des Ming (r. 1368-1398), ce phénomène apparaît très vraisemblablement près d'un siècle auparavant.

29. D.-S. Qin, « On Ming Ceramics Discovered in Kenya », conférence prononcée au colloque international « Ming : Court and Contact 1400-1450 », British Museum, Londres, 9-11 octobre 2014.

30. Y. Liu, D.-S. Qin, K. Herman, *op. cit.* (n. 10), pl. 38, 44.

31. H. Sassoon, « Excavations at the Site of Early Mombasa », *Azania* XV, 1980, p. 1-42 (p. 31).



FIG. 9. – Grand plat à décor gravé en grès à couverte verte des fours de Longquan, Zhejiang, site de Vohémar, Madagascar (E 1371, D. d'ouverture : 35,2 cm), Collection Museum de Nîmes (Cliché ZHAO Bing).

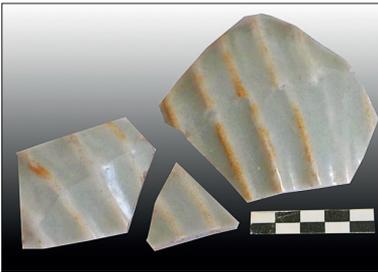


FIG. 10. – Fragments de panse de verseuse en grès à couverte verte du style des fours de Longquan, fours de Chine du Sud, Mapungubwe Museum, Université de Pretoria, Afrique du Sud (cliché Linda Prinsloo).



FIG. 11. – Fragment de bol en grès à couverte verte des fours de Zhuangbian à Putian, Fujian, site du Grand Zimbabwe (Iziko Maritime Museum, Cape Town, Afrique du Sud) (cliché ZHAO Bing).

2.4. PHASE IV (1430/1450-1500/1510)

Cette phase se caractérise par la présence dominante de la porcelaine bleu-et-blanc de Jingdezhen. Les grès à couverte verte des fours de Longquan diminuent, tandis que leurs imitations produites à Jingdezhen au Jiangxi, à Chaozhou et à Huizhou (tous deux au Guangdong) sont de plus en plus nombreuses. On note également le volume croissant des céramiques d'Asie du Sud-Est, qui comprennent en particulier, outre les bleu-et-blanc vietnamiens, les grès à couverte verte des fours de Sawankhalok en Thaïlande. À partir des années 1470, ces derniers cèdent la place aux grès à couverte verte et aux terres cuites à glaçure d'étain de la région de Twante et de Bago en Birmanie. Les formes les plus fréquentes de la céramique d'Asie du Sud-Est sont les grands plats et les bols (fig. 12, 13). Cependant ces productions, encore mal connues par les archéologues travaillant en Afrique de l'Est, n'ont pu être identifiées à ce jour que sur peu de sites, tels Gedi³², Manda³³, Kilwa Kisiwani³⁴, Songo Mnara³⁵.

Pour conclure ce chapitre, notre intention ici n'est pas d'établir un catalogue exhaustif raisonné construit avec des critères de classement systématique. L'objectif de ce travail est de décrire par phase les caractéristiques principales des assemblages pour retracer de manière « matérielle » l'évolution du commerce maritime afro-asiatique à l'époque médiévale. La périodisation ainsi obtenue doit être confrontée avec la chronologie d'autres vestiges archéologiques, en particulier celle de la céramique islamique et celle des perles de verre de la région « Indo-pacifique ». Par ailleurs, elle devra être réajustée et complétée au gré des découvertes et des recherches à venir sur la céramique chinoise et d'Asie du Sud-Est.

3. La consommation de la céramique chinoise dans les cités médiévales swahili

Le premier engouement pour l'étude de la céramique chinoise trouvée en Afrique orientale date du milieu du XX^e siècle, lorsque les

32. J. S. Kirkman, *Gedi, the Palace*, La Hague, Mouton, 1963, p. 48, fig. 13 Q.

33. N. Chittick, *op. cit.* (n. 24), p. 71.

34. N. Chittick, *Kilwa : An Islamic Trading City on the East African Coast*, Nairobi-Londres, British Institute of African Studies, 1974, vol. 2, p. 309-310.

35. B. Zhao, « Global Trade and Swahili Cosmopolitan Material Culture: Chinese-Style Ceramic Shards from Sanje ya Kati and Songo Mnara (Kilwa, Tanzania) », *Journal of World History* 23, 1, 2012, p. 41-86 (p. 57).

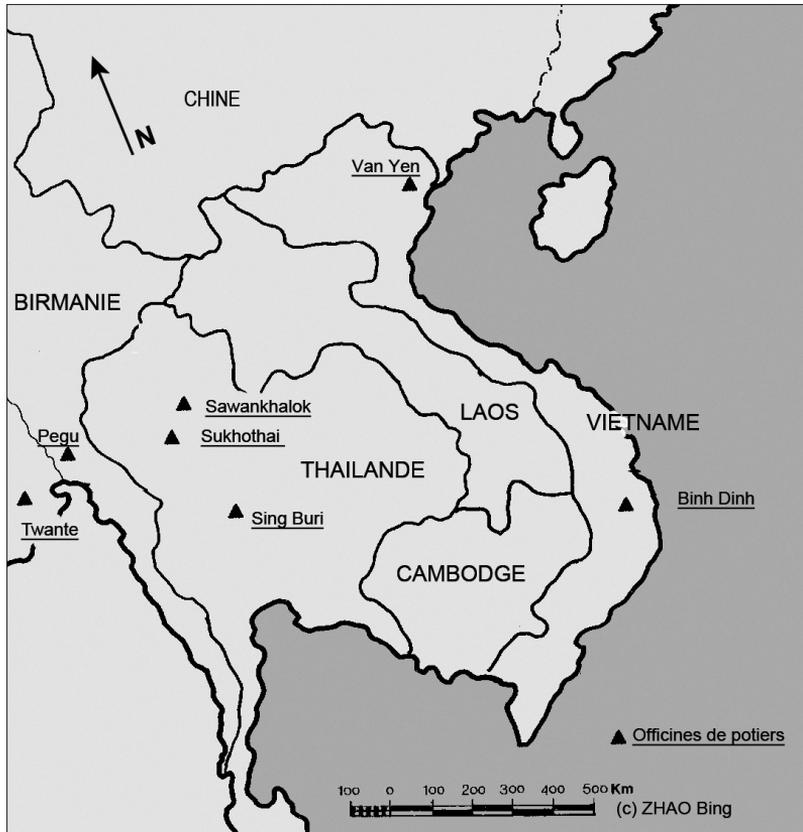


FIG. 12. – Les officines de potiers de l'Asie du Sud-Est ayant fourni l'Arabie et l'Afrique (© ZHAO Bing).



FIG. 13. – Fragment de fond de bol en terre cuite à glaçure d'étain, région de Twante, Birmanie, site de Songo Mnara, Masoko-Kilwa, Tanzanie (cliché ZHAO Bing).

archéologues britanniques ont fouillé des sites portuaires au Kenya et en Tanzanie. Pour Sir Mortimer Wheeler (1890-1976), l'histoire de l'Afrique orientale s'écrivait grâce aux céramiques chinoises³⁶. En effet, les archéologues britanniques de cette première génération se sont servis de la présence des produits importés (céramique chinoise et islamique, perles de verre « Indo-pacifique »), pour étayer l'hypothèse selon laquelle les cités portuaires swahili avaient été des comptoirs fondés par les Arabes. En s'interrogeant sur l'identité ethnique, sociale et culturelle des consommateurs de la céramique chinoise, ces travaux ont ainsi été pionniers du point de vue méthodologique. Cependant, dès le début des années 1970, les partisans de l'identité africaine des cités swahili ont qualifié de colonialiste l'approche des archéologues britanniques. En effet, ces derniers n'avaient prêté aucune attention à la poterie africaine qui occupe pourtant la majeure partie du corpus de tessons de céramique exhumés sur les sites médiévaux swahili. La poterie de tradition dite Tana a joué un rôle essentiel dans la culture matérielle et économique des cités swahili. Des fragments de poterie africaine ont été récemment retrouvés sur des sites portuaires en Arabie et dans le Golfe, par exemple à Sohar et Qalhât (Sultanat d'Oman), à Julfar (Ras al-Khaimah, Émirats Arabes Unis), à Sharma et Shihir (Yemen). Ces vestiges témoignent « matériellement » du dynamisme des marchands de l'Afrique de l'Est dans le commerce inter-régional de l'océan Indien occidental, voire de la présence de la communauté africaine en Arabie³⁷.

L'étude de la diffusion de la poterie indienne dans l'océan Indien occidental en est encore à ses balbutiements. Ce matériel commence seulement à être identifié sur des sites portuaires, comme celui de Sharma au Yémen, de Julfar, de Qalhât en Oman, de Shanga au Kenya, de Songo Mnara en Tanzanie, de Dembeni à Mayotte. D'autre part, des chercheurs ont émis l'hypothèse qu'une influence indienne s'est exercée dans les cités swahili à la fois dans les domaines de l'architecture, du textile et de la métallurgie³⁸. Le rôle de l'Inde dans le réseau commercial de l'océan Indien occidental reste toutefois encore largement sous-estimé. Enfin, les travaux

36. M. Wheeler, *Tanganyika Standard*, 22 août 1955.

37. J. Fleisher *et al.*, « When Did the Swahili Become Maritime ? », *American Anthropologist*, mars 2015, p. 100-115 (p. 106-107).

38. S. Pradines, « L'influence indienne dans l'architecture Swahili », *Swahili Forum VI*, Université de Köln, Institut für Afrikanistik, 1999, p. 103-120 ; M. Horton, H. W. Brown, N. Mudida, *Shanga: the Archaeology of a Muslim Trading Community on the Coast of East Africa*, Londres, 1996, p. 418.

linguistiques, archéo-zoologiques et archéo-botaniques attestent de l'apport de cultures asiatiques (en particulier celle des Austronésiens) dans la culture matérielle swahili³⁹. Le caractère cosmopolite de la culture médiévale swahili a ainsi progressivement été mis en lumière. En nous inscrivant dans cette dynamique de recherches, nous voulons nous interroger sur l'apport de la céramique chinoise à la culture matérielle swahili.

3.1. LA CÉRAMIQUE CHINOISE, UN PRODUIT RARE EN AFRIQUE DE L'EST À L'ÉPOQUE MÉDIÉVALE

Par ses qualités intrinsèques (propreté, dureté, légèreté, esthétique), la céramique chinoise fut très appréciée dès le début de son importation dans l'océan Indien occidental. En l'absence de données écrites sur le prix de la céramique chinoise, nous en sommes réduite à prendre en compte des pratiques susceptibles de nous aider à évaluer sa valeur relative. Il est attesté que, dès la fin du XIII^e siècle au plus tard, la céramique chinoise, en particulier les bouteilles, était disposée dans des niches à l'intérieur des maisons swahili⁴⁰. De nombreux tessons chinois présentent par exemple des orifices vrillés qui permettent de passer les fils métalliques reliant les morceaux cassés (fig. 14). Ces orifices de réparation sont en général interprétés comme un indice du caractère précieux de l'objet⁴¹. Les archéologues ont également exhumé des disques taillés dans de la céramique chinoise dont certains sont même perforés⁴². On suppose qu'ils ont été utilisés en partie comme éléments de parure (pendentifs ou boucles d'oreille, ou boutons). Ces objets présentent en général un décor ou un revêtement de couleur chatoyante⁴³. Quant aux tessons transformés en outils (des poids, des fusaïoles, etc.), ils témoignent du fait que le grès et la porcelaine étaient appréciés comme matériaux. Dans les cités swahili où l'architecture en pierre corallienne domine,

39. *Ibid.*, p. 387. Voir également P. Beaujard, *op. cit.* (n. 4), vol. 2, p. 120-121.

40. N. Chittick, *op. cit.* (n. 34), vol. 1, p. 106, vol. 2, pl. 139 d.

41. M. Pirazzoli t'Serstevens, « Une denrée recherchée : la céramique chinoise importée dans le golfe arabo-persique, IX^e-XIV^e siècles », *Mirabilia Asiatica*, vol. 2, 2005, p. 69-88.

42. Pour le site de Gedi, voir S. Pradines, *Fortifications et urbanisation en Afrique orientale*, Oxford, Archaeopress, 2004, fig. 207, bas, droite et fig. 221, bas milieu ; pour le site de Vohémar, voir *Archéologie malgache*, *op. cit.* (n. 11), p. 84 fig. 79. Pour le site de Kizimkazi Dimbani, voir E. J. Kleppe, « Archaeological Investigations at Kizimkazi Dimbani », dans *Islam in East Africa*, B. S. Amoretti éd., Rome, 2001, p. 361-384 (p. 366). Pour le site de Mombasa, voir H. Sassoon, *op. cit.* (n. 31), p. 31 et 33.

43. Pour les éléments de parure en grès à couverte de Longquan à décor appliqué de dragon sous couverte présentant un orifice trouvés sur le site de Kilwa-Kisiwani, voir N. Chittick, *op. cit.* (n. 34), vol. II, p. 428.

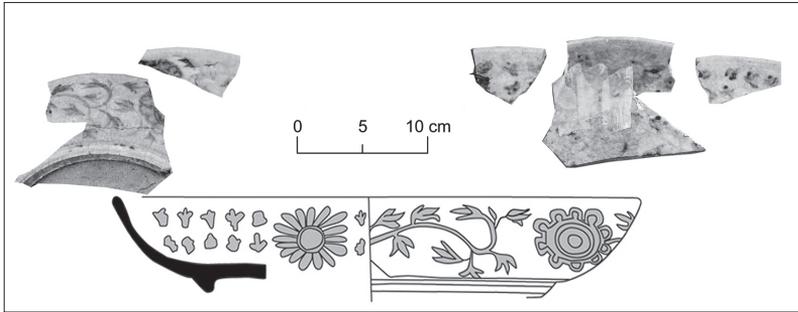


FIG. 14. – Fragments de plat en porcelaine dite bleu-et-blanc, fours de Jingdezhen, Jiangxi, site de Songo Mnara, Masoko-Kilwa, Tanzanie (dessin Stéphane Pradines, cliché ZHAO Bing).

il existe également des maisons plus modestes construites avec de la terre. Dans les murs de certaines de ces maisons, on trouve des fragments de céramique de style chinois. Tous ces réemplois attestent indéniablement de l'attraction « matérielle » de la céramique chinoise. De plus, ils témoignent de pratiques qui permettaient à celle-ci de s'intégrer à la vie matérielle locale sous les formes les plus variées. Vers la fin du XVI^e siècle, des Indiens de la tribu Miwok en Californie, aux États-Unis, ont récupéré des fragments de porcelaine bleu-et-blanc introduit accidentellement dans la baie de Drakes lors d'un naufrage. Ils en ont fabriqué des bijoux. Pour l'historien sino-américain Li Min 李旻, il s'agit ici d'un cas concret d'acculturation illustrant comment la céramique chinoise a pu subir des transformations fonctionnelles (même stylistiques dans quelques cas) pour être réadaptée à la culture matérielle locale⁴⁴.

Les phénomènes décrits ci-dessus témoignent clairement de la valeur relativement élevée accordée à la céramique chinoise dans les cités swahili⁴⁵. Pour Gilbert Pwiti, la céramique chinoise était considérée par les familles marchandes swahili comme une forme de

44. M. Li, « The Trans-Pacific Extension of Porcelain Trade in the Early Modern Era : Cultural Transformations Across Pacific Space », dans *Proceeding of the International Symposium : Chinese Export Ceramics in the XVIth and XVIIth Centuries and the Spread of Material Civilisation*, P.-K. Cheng éd., Hong Kong, The City University, 2012, p. 219-234.

45. S. Pradines, « L'Afrique noire et la Chine. La céramique importée : symbole du pouvoir des marchands swahili », dans *L'Odyssée de la porcelaine chinoise*, Ch. Shimizu éd., Paris, RMN, p. 35-41.

capital d'une valeur assurée⁴⁶. Enfin, le pourcentage des tessons de céramique extrême-orientale (Chine et Asie du Sud-Est) par rapport à la totalité des tessons de céramique sur un site portuaire swahili est pour la plupart des cas inférieur à 1 %, par exemple 0,12 % à Shanga⁴⁷, 0,6 % à Pemba⁴⁸, 0,46 % à Songo Mnara⁴⁹, 0,9 % à Gedi⁵⁰, 1,2 % à Sanje ya Kati⁵¹, 2 % pour les phases I et II du site de Kilwa-Kisiwani⁵². Ces chiffres confirment la rareté de cette marchandise. Par ailleurs, des prospections menées dans la région de Pemba et de Kilwa en Tanzanie montrent que sur les sites côtiers où les activités rurales et artisanales étaient dominantes, les produits importés (céramique et perles de verre) sont quasi absents⁵³. Pour les historiens, l'élite marchande des cités swahili a jalousement contrôlé la circulation des produits importés, en particulier leur diffusion vers l'intérieur des terres. Les mêmes schémas de diffusion ont également été observés en Asie du Sud-Est pendant la période médiévale⁵⁴.

3.2. LA DIFFUSION ÉPISODIQUE DE LA CÉRAMIQUE CHINOISE VERS L'INTÉRIEUR DES TERRES

Une seconde dissymétrie dans la diffusion de la céramique chinoise a été également observée entre la côte swahili et l'intérieur des terres. À Mteza, situé à l'intérieur de la côte kenyane, a été signalée la présence d'un tesson de grès à couverture verte des fours de Yue qu'aucun spécialiste n'a encore examiné⁵⁵. Aucun grès à couverture verte des fours de Yue de la phase I n'ayant été à ce jour identifié sur un site côtier, nous pensons que ce fragment daterait de la phase II. En revanche, pour les phases III et IV, deux ensembles

46. G. Pwiti, « Southern Africa and the East African Coast », dans *African Archaeology: A Critical Introduction*, A. Brower éd., Malden, Mass., 2005, p. 378-391 (p. 386).

47. M. Horton *et al.*, *op. cit.* (n. 38), p. 244 et p. 273.

48. M. Horton, « L'évolution des sites côtiers (région de Zanzibar et Pemba) », *Journées d'études « Sharma horizon »* (Paris, CNRS UMR 8167 « Islam Médiéval », 5 Juin 2009).

49. S. Pradines, P. Blanchard, « Kilwa al-Mulük : Premier bilan des travaux de conservation et des fouilles archéologiques dans la baie de Kilwa, Tanzanie, 2005-2006 », *Annales Islamologiques* 39, 2006, p. 26-80 (p. 51-52).

50. S. Pradines, *Gedi, une cité portuaire swahilie : Islam médiéval en Afrique orientale*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2010, p. 312.

51. S. Pradines, « L'île de Sanje ya Kati (Kilwa, Tanzanie) : un mythe Shirâzi bien réel », *Azania* 44, 2009, p. 49-73. B. Zhao, *art. cit.* (n. 35), p. 63.

52. N. Chittick, *op. cit.* (n. 34), vol. 1, p. 207. Ce pourcentage légèrement plus élevé pourrait être lié au comptage incomplet de la poterie africaine lors des fouilles.

53. J. Fleisher, *op. cit.* (n. 28).

54. L. Y. Andaya, *The World of Maluku : Eastern Indonesia in the Early Modern Period*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1993.

55. T. Insoll, *The Archaeology of Islam in Sub-Saharan Africa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 159.

proviennent de deux sites différents : celui du royaume de Mapungubwe en Afrique du Sud et celui du royaume du Grand Zimbabwe au Zimbabwe. Ce sont les deux principaux sites fournisseurs d'or africain à l'époque médiévale. Découverts et fouillés au XIX^e siècle, ces deux sites ont été lourdement pillés et le matériel archéologique dérobé. Du site de Mapungubwe, seuls sont aujourd'hui conservés trois fragments appartenant à un petit pot ou une petite verseuse en grès à couverte verte du style des fours de Longquan (fig. 10). Les analyses en laboratoire révèlent que la couverte contient un pourcentage inhabituellement élevé en oxyde de potassium. De fait, elles suggèrent une date plus tardive et une provenance autre que celle de Longquan⁵⁶. Les analyses pratiquées à l'été 2014 sous la direction de Linda Prinsloo (Département de physique, Université de Pretoria, Afrique du Sud) ont écarté l'hypothèse de la provenance des fours de Jingdezhen⁵⁷. Le corpus des tessons conservés aujourd'hui au Zimbabwe et en Afrique du Sud du site du Grand Zimbabwe comprend une vingtaine de fragments de plats et de bols en grès à couverte verte de Longquan, un fragment de bol en grès à couverte gris-vert des fours de Zhuangbian 莊邊 à Putian 莆田 au Fujian, trois fragments de porcelaine bleu-et-blanc de Jingdezhen au Jiangxi. Ils sont tous datés de la période allant du début du XIV^e à la fin du XV^e siècle (fig. 11).

3.3. LA CÉRAMIQUE CHINOISE, UN SYMBOLE SOCIAL FORT DE L'ÉLITE MARCHANDE

Selon Linda W. Donley-Reid, au XVIII^e et au XIX^e siècle, la vaisselle en porcelaine de Chine n'était utilisée qu'en des occasions exceptionnelles, alors que dans la vie quotidienne les hommes et les femmes swahili se servaient de vaisselle en matière périssable, telle le bois ou les feuilles de bananier, etc.⁵⁸. Ainsi critique-t-elle les

56. L. C. Prinsloo, N. Wood, M. Loubser, S. M. C. Verryn, S. Tiley, « Re-dating of Chinese Celadon Shards Excavated on Mapungubwe Hill, A 13th Century Iron Age Site in South Africa, Using Raman Spectroscopy, XRF and XRD », *Journal of Raman Spectroscopy* 36, 8, 2005, p. 806-816.

57. Ces analyses ont été menées dans le cadre du programme international « Analyses of glass trade beads and ceramic shards excavated at archaeological sites along the east coast of Africa, as well as inland sites » (2013-2015), financé respectivement par le Campus France et la National Research Foundation, Afrique du Sud.

58. L. W. Donley-Reid, « The Power of Swahili Porcelain, Beads and Pottery », dans *Powers of Observation: Alternative Views in Archaeology*, S. M. Nelson et A. B. Kehoe éd., Archaeological Papers of the American Anthropological Association 2, Washington, American Anthropological Association, 1990, p. 47-59.

archéologues qui interprètent de manière systématique les tessons de porcelaine chinoise comme étant de la vaisselle à usage quotidien. De par l'extrême rareté des importations chinoises, l'hypothèse de l'utilisation quotidienne de la vaisselle en porcelaine de Chine à l'époque médiévale nous semble en effet peu soutenable. Selon Ibn Battuta (mort en 1377), qui aurait été reçu en 1331 par le souverain de Mogadiscio (actuelle Somalie) lors de son voyage sur la côte est de l'Afrique, la vaisselle du repas de réception était bel et bien en bois⁵⁹.

À l'instar d'autres sociétés africaines, l'écrit a joué un rôle minime de transmission de la mémoire collective dans les cités swahili. En revanche, des pratiques sociales, ainsi que les objets qui y sont associés, auraient ainsi eu davantage la fonction d'assurer la pérennité culturelle. Dans son récit de voyage, Ibn Battuta a également rapporté en détail l'audience du samedi que donnait le grand souverain à laquelle il avait assisté pendant son séjour à Mogadiscio. Selon ses témoins, entre les rituels de salutation et les discussions, il y avait un repas offert par le souverain. Ce repas avait lieu dans la salle même de l'audience, en sa présence⁶⁰. Le caractère d'apparat, voire rituel, du repas, semble avoir impressionné Ibn Battuta. Mais celui-ci n'a donné aucun détail concernant la vaisselle. Afin d'avoir plus d'informations sur la présence de céramique chinoise et comprendre son rôle dans ce contexte particulier, nous nous référons aux travaux d'historiens et d'anthropologues sur les banquets. Ceux-ci semblent se développer à partir du XI^e siècle pour parvenir à jouer au XV^e siècle un rôle central dans la vie sociale des cités swahili⁶¹. En effet, ce serait précisément au cours de ces repas partagés qu'avaient lieu les négociations commerciales entre marchands, ou les négociations plus politiques entre les clans dirigeants. La pratique des banquets, qui sont le support d'échanges symboliques, dépasse la sphère de l'élite : c'était également à l'occasion de ces banquets que les pouvoirs locaux établissaient et légitimaient leurs liens paternels avec le peuple⁶².

59. G. S. P. Freeman-Grenville, *op. cit.* (n. 5), p. 29.

60. *Ibid.*, p. 30.

61. J. Fleisher, « Rituals of Consumption and the Politics of Feasting on the Eastern African Coast, AD 700-1500 », *Journal of World Prehistory* 23, 4, 2010, p. 195-217.

62. Th. Vernet, *Les cités-États swahili de l'archipel de Lamu, 1585-1610 : dynamiques endogènes, dynamiques exogènes*, Paris, Atelier national de Reproduction des Thèses, 2007, p. 437-438 ; S. Wynne-Jones, « The Public Life of the Swahili Stonehouse, XIVth-XVth centuries AD », *Journal of Anthropological Archaeology* 32, 4, 2013, p. 759-773.

La vaisselle à caractère ostentatoire de ces banquets est composée de plats ou de bols richement décorés, qu'elle soit en céramique chinoise, en céramique glaçurée islamique, ou en poterie africaine de belle facture. À partir de la fin du XIII^e siècle, les grès à couverte verte de Longquan ont été importés en quantité croissante pour supplanter sur le marché les *sgraffiato* iraniens. Ces derniers constituaient en effet la principale vaisselle de luxe entre le X^e et le XIII^e siècle. La céramique chinoise serait ainsi devenue la principale vaisselle présente sur les tables des banquets. On observe alors une augmentation de la taille des pièces chinoises importées : dominant désormais des grands bols et des plats qui conviennent parfaitement aux repas collectifs. Les détails morphologiques et décoratifs de la vaisselle de banquet participent de la performance de ces repas. Très précisément, cette vaisselle était en général munie de pieds lui permettant d'être posée par terre ; les parois intérieures présentent des décors qui peuvent se dévoiler progressivement au cours des repas (fig. 9). De nombreux travaux ont été consacrés à la fonction sociale des banquets funéraires, par exemple dans les cités étrusques. Des peintures sur sarcophages représentent des scènes de banquet. On y note la présence de vaisselle de forme « exotique », en l'occurrence des objets grecs ou leurs imitations locales. Cette vaisselle participe activement au processus d'affirmation sociale des groupes familiaux aristocratiques⁶³.

Il est intéressant de noter que les cités étrusques sont, comme les cités swahili, des sociétés portuaires cosmopolites tournées vers les échanges. Le cimetière swahili se trouve implanté dans le tissu urbain lui-même à l'intérieur des fortifications. Pour les clans de l'élite, les cérémonies funéraires sont une occasion importante d'affirmer leur magnificence et leur pouvoir. À partir de la fin du XIII^e siècle, des plats ou des bols en grès à couverte verte ou en porcelaine bleu-et-blanc ont été incrustés sur la façade des tombes à pilier ou des tombes à dôme, deux structures funéraires exclusivement réservées aux familles de l'élite⁶⁴. La présence de la céramique de style chinois dans cet espace sacré est riche de signification. En premier lieu, ces objets « exotiques » sont ici symbole d'appartenance à la classe de l'élite. Ils auraient également une fonction de commémoration des activités marchandes du défunt, à l'instar d'une

63. D. Briquel, *La civilisation étrusque*, Paris, Fayard, 1999, p. 157-175.

64. M. Horton *et al.*, *op. cit.* (n. 38), p. 71, pl. 31, 32 ; M. Horton, J. Middleton, *op. cit.* (n. 4), p. 112-113.

épitaphe. On est ainsi fondé à penser que la consommation de la céramique de style chinois dans les cités swahili ne constitue pas le simple indice d'un niveau matériel de vie, mais celui de l'appartenance à une élite capable de prendre place dans le commerce à longue distance. Au XVII^e siècle, en Amérique du Sud, la porcelaine bleu-et-blanc importée par les Européens était également considérée comme un symbole de prestige et une preuve matérielle de l'identité coloniale⁶⁵.

Conclusion

Cette étude de cas consacrée aux tessons de style chinois récemment exhumés sur les sites archéologiques de l'Afrique de l'Est a pour objectif de tester l'apport de ces vestiges à l'étude historique des échanges commerciaux et culturels.

Par leur caractère pérenne, les grès et les porcelaines de style chinois subsistent de nos jours sur de nombreux sites archéologiques terrestres ou sous-marins, alors que la plupart des autres marchandises échangées se sont décomposées et ont fini par disparaître au fil du temps. Cependant, la présence de ces vestiges ne constitue pas seulement la trace matérielle des routes des échanges. Nos grilles de lecture sont multiples. D'abord, la densité des tessons de céramique de style chinois sur un site pourrait être employée comme un instrument de mesure pour évaluer son degré d'implication dans le commerce à longue distance. Les grès de Changsha, de par leur très large diffusion en Arabie et en Afrique, garantissent la fiabilité de cette approche. Il est ainsi observé que la côte swahili, bien qu'elle soit considérée comme une région semi-périphérique dans le système monde de l'océan Indien, fut dès le début du IX^e siècle l'un des plus importants centres de consommation de la céramique chinoise. Des éléments islamiques dans le décor des grès de Changsha peuvent être interprétés comme une preuve matérielle du rôle important des marchands musulmans au début du commerce de la céramique chinoise dans l'Océan Indien. On en arrive ainsi au second apport de l'étude de la céramique de style chinois : la provenance d'un tesson pourrait offrir des informations précieuses sur les consommateurs, ainsi que sur les acteurs et les partenariats du réseau commercial. Il est important de rappeler le caractère pluriel des importations

65. G. Kuwayama, *Chinese Ceramics in Colonial Mexico*, Los Angeles, Los Angeles County Museum of Art, 1997.

chinoises trouvées sur les sites swahili. Force est de constater que l'industrie de la céramique en Chine et en Asie du Sud-Est était intimement liée au contexte des réseaux du commerce maritime à la fois au niveau régional et intercontinental.

Notre étude montre par ailleurs que dans des cités swahili le caractère « exotique » des céramiques de style chinois a été intentionnellement mis en valeur dans des pratiques culturelles telles que les festins et les modes funéraires. Ces objets participent de ce fait activement de la construction du pouvoir de l'élite marchande, qui en prend la pleine possession à la fois du point de vue matériel et symbolique. Ces codes sociaux et culturels que pouvait véhiculer la céramique de style chinois dans les cités médiévales swahili étaient également observés dans d'autres sociétés côtières de la Méditerranée et de l'Atlantique pour des périodes fort différentes. Certes, cela vient étayer l'hypothèse de l'historien Robert Finlay selon lequel la diffusion et la consommation de céramique chinoise à l'époque médiévale et moderne témoigneraient de manière « matérielle » du premier partage d'une culture à l'échelle globale⁶⁶. Cependant, nous pensons qu'il s'agit ici avant tout d'un phénomène dû aux modes de consommation communs aux pays du pourtour de l'océan Indien, idée émise dès 1975 par James Kirkman et récemment reprise par Mark Horton et Mark Middleton⁶⁷.

*

* *

MM. Christian ROBIN et Alain Thote, correspondant de l'Académie, prennent la parole après cette communication.

66. R. Finlay, « The Pilgrim Art: The Culture of Porcelain in World History », *Journal of World History* 9/2, 1998, p. 141-187 (p. 143) ; R. Finlay, *The Pilgrim Art: Cultures of Porcelain in World History*, Berkeley, University of California Press, 2010, p. 301.

67. J. Kirkman, « Some Conclusions from Archaeological Excavations on the Coast of Kenya » dans *East Africa and the Orient*, *op. cit.* (n. 5), p. 227 ; M. Horton, J. Middleton, *op. cit.* (n. 4), p. 92.

